

Confidences d'un historien
Denis Vaugeois, l'historien chevronné

Jeannine Ouellet

Volume 16, numéro 3, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, J. (2011). Confidences d'un historien : Denis Vaugeois, l'historien chevronné. *Histoire Québec*, 16(3), 6–10.

Confidences d'un historien

Denis Vaugois, l'historien chevronné

par Jeannine Ouellet,
première vice-présidente, Fédération Histoire Québec

Véritable homme-orchestre, Denis Vaugois est l'une des figures les plus marquantes du monde de l'histoire au Québec. Né à Saint-Tite, le 7 septembre 1935, Denis Vaugois allait devenir enseignant, historien, éditeur, fonctionnaire et homme politique, à titre de député et de ministre.

Dans le présent entretien qu'il a si aimablement consenti à nous accorder, il nous révèle, d'entrée de jeu, les circonstances qui l'ont amené à l'histoire. Il évoque ensuite avec passion les projets à caractère historique qu'il a initiés ou auxquels il a été étroitement associé, ses années de politique active, son métier d'éditeur. Pour résumer, nous pouvons affirmer que notre invité a mené une carrière diversifiée,

orientée vers la défense et l'illustration du rôle social de l'historien par la diffusion de la connaissance historique (comme historien, vulgarisateur, professeur et éditeur) et par le souci d'un engagement promouvant valeurs et principes jugés essentiels (revitalisation de notre démocratie, indépendance du Québec, prise de conscience des problèmes de nos villes ou instauration d'une éducation de qualité).

C'est à quelques portes de son lieu de travail principal, les Éditions Septentrion, dans Sillery, l'ex-ville à laquelle il est attaché, que j'ai rencontré Denis Vaugois, dans un café de la rue Maguire. L'homme est connu du lieu... et on lui réserve un accueil des plus chaleureux. Devant un bienfaisant thé vert, élixir de vie, notre historien s'apprête, avec un air un tantinet taquin, à répondre à nos interrogations, divulguant avec tout l'enthousiasme qu'on lui connaît les mille et un secrets d'une vie bien remplie.

Monsieur Vaugois, vous êtes un véritable homme-orchestre. Votre vie a sans cesse été consacrée à la promotion des livres et de l'histoire, même lorsque vous étiez en politique. Comment vous définissez-vous?

En premier lieu, je suis un historien. Un historien, c'est quelqu'un qui possède un esprit d'enquêteur pour reconstituer un portrait, un individu, pour comprendre le présent, mais non pour prédire l'avenir. L'historien n'est pas un prophète. Je suis aussi un éditeur, un assez bon joueur de tennis et je fais la charité, ajoute-t-il en riant.

Quels ont été vos premiers pas dans le domaine de l'histoire?

Ma mère était maîtresse d'école, elle m'a inculqué le respect de l'écriture, du travail intellectuel et le goût de la lecture. Mon père, mécanicien, avait reçu des rudiments d'instruction de sa grand-mère qui était Bretonne. Les frères Vaugois ont été parmi les premiers Blancs à s'établir en Haute-Mauricie, vers 1850. Mon père entretenait une certaine correspondance avec des cousins français et



Denis Vaugois pointant *Les Découvreurs*, une œuvre de son auteur préféré, Daniel J. Boorstin. Publié chez Robert Laffont, ce livre contient de passionnantes biographies d'individus exceptionnels qui ont, avant les autres, soulevé le voile de l'inconnu.

(Photo : Jeannine Ouellet)

de lointaines cousines, religieuses chez les Filles de Jésus. Quand mon père a quitté Saint-Tite – il avait été obligé de fermer le commerce qu'il opérait en raison de la crise –, la première chose qu'il a faite en arrivant à Trois-Rivières, avant de chercher un logement et un emploi, a été de nous inscrire, mon frère et moi, au Jardin d'enfance, une école privée tenue par les admirables Filles de Jésus qui m'ont énormément marqué. Sur le chemin de l'école, midi et soir, j'arrêtais inévitablement à la bibliothèque pour les jeunes sur la rue Hart où on m'appelait « Monsieur Vaugeois », déclare-t-il en souriant. Aussi, je me souviens, très jeune, d'avoir barbouillé des cahiers, d'avoir fabriqué des livres et peut-être même d'en avoir vendus.

Après des études au séminaire Saint-Joseph, à l'École normale Jacques-Cartier, à l'Université de Montréal et à l'Université Laval (où il termine une scolarité de doctorat en histoire), j'ai enseigné le latin, la psychopédagogie, à Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe, à Montréal. J'ai enseigné quelque temps chez les Clercs de Saint-Viateur, à l'Académie Querbes et à l'Externat classique Saint-Viateur, au séminaire Saint-Joseph, à l'École normale Duplessis. C'est là que Jacques Lacoursière sera mon étudiant. L'été suivant, je l'entraîne avec moi aux Archives à Ottawa. À partir de là, une amitié solide – qui ne s'est pas démentie – s'est développée entre nous. Durant l'année scolaire, ne pouvant nous rendre à Ottawa, nous avons obtenu la permission, après quelques hésitations de M^{sr} Tessier, de travailler aux archives du séminaire, un lieu sacré. Lacoursière qui, tout comme moi, avait pris goût aux vieux papiers, quittera l'enseignement et travaillera à plein temps comme archiviste au séminaire.

Est-ce à cette époque, dans les années 1960, qu'a été fondé le Boréal Express?

Oui, les archives du séminaire sont d'une richesse fabuleuse telle, qu'elles furent abondamment mises à contribution. Nous faisons donc l'histoire de l'Amérique en contact avec l'Europe. Lacoursière et moi avons d'abord créé une société d'histoire, la Société Pierre-Boucher, qui publiera un bulletin à dominante historique avec la contribution de Gilles Boulet, un passionné d'histoire et d'archéologie. Nous cherchions à rejoindre le grand public. Nous avons opté pour l'imprimé le plus largement répandu : le journal. Les six fondateurs du Boréal Express étaient : M^{sr} Tessier, Gilles Boulet, Lévis Martin, Pierre Gravel, Jacques Lacoursière et moi. En 1967-

1968, les tarifs postaux ont été majorés. Ce coup nous fut fatal. Après tant d'années de travail intense, l'équipe s'est disloquée, seuls restaient Lacoursière et moi. Nous étions mûrs pour autre chose. Sensibilisés au problème des manuels d'histoire du Canada qu'il fallait rajeunir, Lacoursière, Jean Provencher et moi avons publié Histoire 1534-1968, puis en 1969, Canada-Québec : synthèse historique. Nous nous adressions avant tout au grand public, mais les enseignants nous ont adoptés. Ce succès d'édition, maintes fois réimprimé et modifié, était encore en usage au secondaire il y a quelques années en certains établissements. Cet ouvrage a initié à l'histoire des centaines de milliers d'élèves. Même à l'université, dans les facultés de sciences sociales, il a beaucoup circulé. M^{sr} Tessier nous avait réconciliés avec une démarche de vulgarisation. Il nous a préparés à devenir des historiens présents, présents « au présent », présents aux débats actuels, et aussi, accessibles à un large public.

Outre les Éditions Boréal Express, n'avez-vous pas fondé une autre maison d'édition, les Éditions Septentrion?

En 1985, quand j'ai abandonné la vie politique, j'ai accepté un contrat du Centre éducatif et culturel, une maison d'édition scolaire. Puis, en 1988, avec Gaston Deschênes, j'ai cofondé les Éditions Septentrion, mais j'y suis de moins en moins impliqué, j'ai cédé une partie de mes parts à Gilles Herman, notre directeur général. Vous savez, Boréal et Septentrion sont synonymes. Comme disait Marcel Trudel : « Vaugeois ne perd pas le nord ». Fin 1993, je suis devenu directeur général des Presses de l'Université Laval où j'ai oeuvré à temps plein pendant près de deux ans, le temps d'un solide redressement. J'avais alors quitté, à toutes fins pratiques, le Septentrion, qui était passé sous la gouverne de mon ami Gaston Deschênes. Aujourd'hui, Septentrion compte près de 500 titres à son catalogue.

Après vos années d'enseignement, vous êtes devenu fonctionnaire pour le gouvernement du Québec...

Après mes jeunes années d'enseignement, en 1965-1966, j'ai joint la fonction publique et suis devenu le premier directeur des programmes d'histoire au ministère de l'Éducation, puis je suis passé au ministère des Affaires intergouvernementales, comme chargé de mission sur le plan international. En trois ans, j'ai ouvert une dizaine de maisons du Québec à l'étranger. Récemment, j'ai donné un cours sur l'édition à l'Université Laval. J'ai

même publié mon plan de cours dans L'amour du livre. D'ailleurs, ce livre parle de l'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères. Je m'y dévoile beaucoup aussi.

Et puis, en 1976, vous avez décidé de joindre les rangs du Parti québécois. Pour quelles raisons? Et qu'avez-vous réalisé comme député et ministre?

À cette époque, je songeais à quitter le ministère des Affaires intergouvernementales et à me lancer en affaires, à me consacrer à l'édition à plein temps. Quelques semaines avant le déclenchement des élections, j'étais en mission au Maroc; un de mes anciens étudiants me propose d'être candidat pour le PQ dans Trois-Rivières. Je n'étais même pas membre du parti. J'ai accepté et j'ai été élu. La première année fut très difficile, j'ai pris conscience des misères d'un député ministériel. J'ai été titulaire des Affaires culturelles et, par la suite, des Communications, de 1978 à 1981, puis de la vice-présidence du Conseil du Trésor. J'ai aussi assumé la présidence de la Commission des institutions, travaillant sur le dossier de la réforme parlementaire. Pendant un temps, je fus également responsable de la région de la Mauricie. Ce furent des années très intenses, extrêmement exigeantes. En trois ans, j'ai perdu trois sous-ministres. J'ai été responsable du dossier de la restauration de Place-Royale. J'ai rédigé la loi créant la SODIC ou SDIC, ancêtre de l'actuelle SODEC. Je suis fier d'être le père de la Loi 51 qui a suscité une révolution dans le secteur du livre et a permis son essor sur l'ensemble du territoire québécois. J'ai mis sur pied un réseau de bibliothèques publiques et un réseau de musées tout en accordant une importance particulière aux musées déjà établis. J'étais préoccupé par les problèmes des créateurs. J'ai élargi la politique du 1 % – 1 % du budget total de la construction est réservée à l'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement – créée au début des années 1960, puis confiée aux Affaires culturelles en 1981. Avec mon ami Noël Vallerand, je me suis affairé à relancer l'Opéra de Montréal, à assurer le développement des conservatoires. Mon engagement politique aura finalement été de mettre à profit mes compétences au bénéfice du secteur qui m'avait été confié. Ma carrière politique s'est terminée de façon soudaine par ma démission le 31 janvier 1985, à la suite d'une dispute avec M. Lévesque, sur une question de l'aménagement urbain. Je voyais les villes devenir le refuge d'une certaine classe moyenne, mais surtout des personnes âgées, des assistés sociaux, des étudiants. Je voyais les villes se vider de leur

classe moyenne et devenir le refuge des démunis. Les fusions n'ont rien réglé. Ce fut une erreur. Les problèmes vont rebondir encore plus graves qu'avant. Il s'agit de l'un des problèmes majeurs du Québec actuel. J'aurais beaucoup à raconter sur ce sujet.

La politique, ce n'était pas le rêve de ma vie mais j'avais déjà un intérêt pour la chose publique et le domaine politique. Quand on est historien, on aime bien regarder la vérité en face et pouvoir l'exprimer comme on la découvre. La politique ne valorise pas une telle attitude. Enfin, libéré de ces neuf années de « pénitentier » passées au Parlement, ajoute-t-il en souriant, je pouvais me consacrer à nouveau à l'histoire.

Vous avez travaillé au ministère de l'Éducation, avez-vous des conseils à adresser au ministre? Quels éléments lui suggèreriez-vous de modifier au sujet de l'enseignement de l'histoire?

L'école doit être un lieu de formation. Il faut modifier l'horaire, débiter plus tard et revenir à la maison à la même heure que les parents. Il faut introduire des activités nouvelles à la fin de la journée et garder les enfants plus longtemps à l'école. Il y a de plus en plus de connaissances à enseigner, les formations deviennent de plus en plus importantes. Il faut également allonger l'année scolaire même s'il faut embaucher plus de professeurs. Qui mène l'école actuellement? Ce sont les chauffeurs d'autobus scolaires – avant la réforme, quatre enfants sur cinq allaient à l'école à pied; aujourd'hui, quatre enfants sur cinq vont à l'école en autobus – et des conventions collectives archaïques. L'enseignement de l'histoire bénéficierait, bien sûr, d'une école renouvelée. À la fin des cours, il faudrait que les élèves puissent se rendre à la bibliothèque, parce que l'histoire, ce n'est pas juste un professeur qui parle devant la classe, c'est aussi la recherche en bibliothèque, le contact avec l'ordinateur, la lecture personnelle, la visite de lieux historiques ou de musées, etc.

Parmi les disciplines de base, l'histoire occupe une place essentielle. Dans toute société, l'enseignement de l'histoire est fondamental pour les connaissances, mais également pour la formation qu'il procure, même pour les nouveaux arrivants afin de favoriser leur intégration. Plusieurs communautés ethniques ont eu plus d'immigrants ici que le groupe français avec ses 10 000 immigrants à l'époque de la Nouvelle-France, en plus d'environ 1500 dans le siècle suivant. La différence, c'est qu'ils

viennent d'arriver, alors que les autres sont venus il y a 300 ans. Toute personne qui se familiarise avec l'histoire devient un citoyen plus éclairé parce qu'elle en sait plus et qu'elle est à même de porter un regard plus critique sur la réalité permettant de faire la lecture nuancée d'un journal, de décoder le bulletin de nouvelles à la télévision, ou encore d'interpréter un programme électoral. Nous avons connu le fond du baril, au Québec, de ce point de vue; on ne peut que remonter. Quand les programmes des cégeps ont été conçus, le milieu universitaire n'a pas exigé de prérequis en histoire. Tous les pays qui se respectent se préoccupent de l'enseignement de l'histoire.

Monsieur Vaugeois, vous êtes l'auteur de nombreux ouvrages historiques. Le catalogue Iris de la BANQ en recèle 73. Parlez-moi de ceux que vous jugez les plus importants?

Certains de mes livres ont été rédigés en collaboration mais chacun de mes livres ont été importants pour moi. Mon rôle n'est pas le même pour tous mais je suis fier de tous mes livres. D'ailleurs, un livre en a appelé un autre. Pour la plupart, j'ai consacré plusieurs années avant de les lancer.

C'est le cas, entre autres pour L'union des deux Canadas : nouvelle conquête? (1962), L'Indien généreux : ce que le monde doit aux Amériques (1992), Québec 1792 : Les acteurs, les institutions et les frontières (1992), La fin des alliances franco-indiennes : enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990 (1995), Americana, 1803-1853 : l'expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance (2002), Champlain : la naissance de l'Amérique française (2004), La mesure d'un continent : atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814 (2008), L'impasse amérindienne : Trois commissions d'enquête à l'origine d'une politique de tutelle et d'assimilation 1828-1858 (2010)... Certains de ces livres ont exigé 20 ans de travail et il y a un enchaînement entre chacun.

Outre les volumes, vous collaborez aussi à des émissions de radio, de télévision, à des films, vous rédigez de nombreux articles et prononcez des conférences. Comment réussissez-vous à tout faire?

Je suis très sollicité, très pris par mon travail d'éditeur, j'ai dû apprendre à dire non. J'ai rédigé des biographies



Située sur l'avenue Maguire, à Sillery, la Librairie Vaugeois a été fondée par madame Laure Vaugeois. Cinq employées dévouées sont prêtes à servir et à échanger avec sa distinguée clientèle.

(Photo : Jeannine Ouellet)

pour le Dictionnaire biographique du Canada. Actuellement, au Canal Savoir, les téléspectateurs peuvent visualiser une série télévisée sur la guerre de Sept ans...

Vous vous êtes sans doute aussi impliqué dans quelques organismes.

J'ai été vice-président de la Fondation Lionel-Groulx. De 2000 à 2004, j'ai été président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). En 2005, lorsque Montréal a été nommée capitale mondiale du livre, j'ai accepté la présidence du conseil d'administration dont la mission était de planifier les événements.



Université du Québec à Trois-Rivières
UQTR
Bien placée
pour le savoir
Formation continue
et Hors campus

Été-Automne 2011

**CENTRE UNIVERSITAIRE
DE QUÉBEC ET LONGUEUIL**

**Programmes spécialisés
en loisir, culture et tourisme**

- ✓ Gestion des milieux de vie
- ✓ Interprétation et médiation culturelles

*Pour connaître tous nos programmes, dont **Littérature de jeunesse**, consultez notre site Web.*

Centre universitaire de Québec / UQTR
Complexe Bellevue, 1605, chemin Sainte-Foy – Entrée 8
Québec (Québec) G1S 2P1

418 659-2170
1 800 365-0922 poste 2802
www.uqtr.ca/quebec



Monsieur Vaugeois, en 2008, le prix Gérard-Parizeau vous a été accordé. Vous avez sans doute mérité quelques autres prix au cours de votre longue carrière d'auteur et d'historien. Dites-moi quels sont ceux dont vous êtes fier.

*La plupart de mes livres m'ont mérité des prix dont je suis fier. Avec la traduction anglaise de *La fin des alliances*, j'ai gagné le prix du gouverneur général. Avec *America*, j'ai obtenu un prix de l'Académie de la marine (France). Pour *La mesure d'un continent*, j'ai remporté le prix Catenacci de l'Académie française ainsi que le prix Marcel-Couture et une mention spéciale de l'IHAF. Pour mon travail en faveur des bibliothèques publiques, ce dont je suis le plus fier, j'ai eu le prix de l'Association des Bibliothécaires. Pour mon travail de parlementaire, on m'a donné le prix René-Chaloult...*

Pour conclure, quels sont vos projets? Songez-vous à rédiger vos mémoires?

À l'occasion des 250 ans de présence juive au Québec, en 2011, un livre sur l'histoire des Juifs sera lancé. Cet ouvrage repose sur 50 ans de recherches. Sans doute aussi, un bref ouvrage sur le « creuset » québécois. Depuis longtemps, j'accumule des notes sur le peuplement. J'aimerais ouvrir quelques pistes sur la diversité des origines et des influences. Ce serait ma façon d'élargir le débat actuel...

Avant de terminer, je tiens à vous offrir mes plus sincères félicitations Monsieur Vaugeois, vous êtes un homme admirable! Merci de tout cœur pour le temps si précieux que vous m'avez accordé!

Quelques œuvres de Denis Vaugeois

- Introduction à une méthodologie de l'histoire, 1959.*
- L'Union des deux Canadas, nouvelle conquête? 1962.*
- Les Juifs et la Nouvelle-France, 1968.*
- Canada-Québec, synthèse historique, 1979, réédité en 2000.*
- Québec 1792 : les acteurs, les institutions et les frontières, 1992.*
- L'Indien généreux : ce que le monde doit aux Amériques, 1992.*
- La fin des alliances franco-indiennes : enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990, 1995.*
- America, 1803-1853 : the Lewis and Clark expedition and the dawn of a newpower (2005)*
- America's gift : what the world owes to the Americas and their inhabitants (2009)*